

Extrait de *Made in Mauritius*, d'Amal Sewtohul

Feisal est entré tout doucement dans la maison en contre-haut du jujubier, puis il en est sorti et m'a jeté une vieille chemise. Il émanait d'elle une odeur de choses indiennes, de poudre de curry, d'oignons et de viande de bœuf — la sueur de Feisal. « Mets cela sur toi. Retourne chez toi, maintenant. » Il avait un ton brusque, avec la peur que ses parents ou les autres habitants de l'enclos — sûrement des oncles — ne s'aperçoivent de ma présence. « Pars, pars », dit-il de nouveau, alors que j'ôtai lentement ma chemise mouillée et que je mettais sur moi cette chemise sale et déchirée. J'ai alors dit, d'une petite voix honteuse : « Je ne sais pas comment retourner chez moi. — C'est où, chez toi ? — La rue Joseph-Rivière. — C'est facile. Tu n'as qu'à descendre jusqu'au Champ-de-Mars, puis tu prends la rue Pope-Hennessy et tu tournes à droite à la Cathédrale, ensuite tu retrouves rapidement la rue Joseph-Rivière. » Je suis resté là comme un débile, la tête baissée et j'ai dit de nouveau : « Je ne sais pas comment retourner au Champ-de-Mars. » C'était vrai, et sans compter ma peur de faire seul cette longue route dans le noir. Hormis le chemin de l'école, je ne connaissais vraiment rien de la ville. Mes parents ne sortaient jamais, d'abord parce qu'ils ne connaissaient personne excepté l'oncle Lee Song Hui, ensuite parce qu'ils n'avaient pas un sou, mais aussi parce que mon père vivait dans la crainte constante d'être déporté de l'île. Ça, je l'ai compris plus tard, et c'était parce que, après son arrivée à Maurice, il avait remarqué que l'oncle Lee Song Hui ne l'avait jamais amené au poste de police pour que l'on fasse ses papiers. Et sa petite boutique appartenait à l'oncle, à qui il payait un loyer. Il en avait déduit que lui et sa femme étaient des immigrants illégaux, comme il l'avait été à Hong Kong, et qu'il devait garder profil bas. Étions-nous vraiment des illégaux ? Probablement que les autorités britanniques se souciaient bien peu de l'arrivée d'une famille de Chinois à Port Louis, car nous étions en 1967, et elles avaient d'autres chats à fouetter à cause de la situation politique dans l'île. Peut-être aussi que l'oncle Lee Song Hui n'était pas très pressé de nous régulariser, car le petit espace dans lequel nos parents tenaient leur commerce lui appartenait et le loyer que nous lui payions lui apportait un revenu régulier, tout en lui évitant l'arrivée d'un rival plus débrouillard que mon père, qui au fond était un rêveur et un impulsif, pas très commerçant dans l'âme. Quoi qu'il en soit, le fait est que j'avais vu le jour dans le conteneur, aidé par une sage-femme, sous les regards d'une statuette de Guan Yin, bienveillante, et de Guan Gong, le dieu de la Guerre, un grand gaillard au visage rouge, qui regardait ce remue-ménage d'un air furibond, en brandissant sa fameuse hallebarde, car mon père craignait que l'état civil ne nous pose des questions à l'hôpital, et c'est ainsi que je n'ai jamais eu d'acte de naissance. Pendant toute mon enfance, cette peur de la déportation a plané sur nous, mes parents appréhendant un retour à Hong Kong — eux qui avaient dû quitter cette ville à la hâte, après avoir fait honte à la famille, devoir maintenant y retourner, avec cette fois-ci la honte de l'échec, c'était perdre complètement la face, et aucun Chinois n'aime cela. Mieux valait écrire des lettres mensongères à la famille, là-bas, disant que le commerce allait bien et que l'île était agréable. Je ne comprenais pas tout cela, et demandais

toujours pourquoi nous n'allions jamais à Hong Kong visiter mes cousins — encore un de ces « tu comprendras plus tard ». Cette peur de sortir, de se faire remarquer n'a fait qu'aggraver la dépression dans laquelle s'enfonçait ma mère, et elle est aussi entrée insidieusement en moi, car je sentais que notre famille était différente des autres, moins sûre d'elle-même, vivant dans le chuchotement et la méfiance, ruminant je ne savais quelles secrètes rancœurs contre les autres et entre nous-mêmes. Tout cela aboutit à mon aveu honteux, cette nuit-là, que je ne savais pas comment parcourir les quelques kilomètres qui me séparaient du conteneur, rue Joseph-Rivière. Dès ce moment où j'avais dépassé la statue de George V, couvert de boue, j'avais franchi la limite du monde connu, car mon père n'avait jamais accepté toute autre sortie de famille que de se promener parmi la foule des dimanches de courses, se sentant à l'abri dans cette multitude.

© Gallimard 2013 « Les droits de propriété littéraire et artistique de l'extrait auquel l'OIF donne ici accès appartiennent aux éditions Gallimard. L'accès au service ne donne droit qu'à la consultation de l'extrait, à l'exclusion de tout acte de reproduction ou de diffusion. Tout acte accompli en méconnaissance des conditions d'utilisation constitue une contrefaçon. »